

ble, non plus le cornet sonner par la bouche de ses serviteurs en Sion, mais la trompette de l'Archange, nous annonçant, selon sa divine promesse, le jubilé de notre délivrance; & notre Sauveur même nous tendant les bras, & disant, *Venez les benêts de mon Pere, possédez en héritage le Royaume qui vous a esté préparé dès la fondation du monde.* Ainsi soit-il.



## SERMON sur la premiere section du Catéchisme.

**L**E devoir de la prudence civile consiste essentiellement en deux choses, à nous proposer une bonne fin, & à employer des moyens convenables pour l'obtenir. Car au lieu que les fols tirent en l'air, & comme à coup perdu, ou se proposent une mauvaise fin, & s'ils en ont d'aventure une bonne, ils y tendent par de mauvais moyens & incapables de leur donner l'effet de leurs prétentions: Ces sages, au contraire, en leurs

leurs actions visent tousjours à un certain but , & ce but-là ils se le proposent légitime , honneste, utile , & capable de les rendre heureux en leur condition, & y tendent par des moyens convenables & assurez. Il en est tout de mesme de cette prudence spirituelle que l'Ange, parlant à Zacharie , appelloit *la prudence des justes*. Car elle leur fait prendre pour but ce en quoy consiste la perfection de leur propre nature , & leur Souveraine félicité, qui est de connoistre Dieu, & de l'honorer, & puis, elle leur montre le chemin pour y parvenir ; leur enseignant le vray moyen de le connoistre tel qu'il est, & de l'honorer & le servir d'une façon qui lui soit agréable. C'est à quoy tendent tous les enseignemens que Dieu nous donne en sa parole , lesquels l'auteur de nostre Catéchisme nous expose sommairement, & par une méthode fort convenable. Il commence, comme vous venez de l'entendre en la section qui vous a esté récitée , par la consideration de la fin principale & du souverain bien de l'homme , qui est de connoistre Dieu, & de l'honorer ; & en suite il nous fait

voir en quoy consiste cét honneur juste & légitime qui lui est deû, à sçavoir à croire en lui, à lui obéir, à l'invoquer en toutes nos necessitez, & à lui rendre graces de tous ses biens.

Quant à la fin, vous devez sçavoir qu'il y en a une principale & souveraine, & d'autres qui sont subalternes & sous-ordonnées. Les subalternes & sous-ordonnées sont diverses, selon la diversité des vocations, & des emplois que Dieu donne aux hommes en la société civile ou Ecclesiastique. La principale & souveraine n'est qu'une, & c'est de celle-là que nôtre Catéchiste parle; Car il demande quelle est la principale fin de la vie humaine? A cette demande, il respond, que c'est de connoistre Dieu, c'est à dire, comme il l'explique bien peu après, de le connoistre pour l'honorer. De cela il rend deux raisons; l'une, que Dieu nous a créés pour estre glorifié en nous, l'autre qu'il est bien raisonnable que nous raportions nôtre vie à sa gloire, puis-qu'il en est le commencement. Quand il dit que Dieu nous a mis au monde, afin d'estre glorifié en nous, ce n'est pas pour dire, que ce  
qui

qui a esmeû Dieu à nous créer ait esté le desir & l'esperance destre loué, & honoré par nous; mais pour signifier que le principal devoir que Dieu exige de l'homme, & la fin naturelle à laquelle il l'a destiné, est de le connoistre & de l'honorer. Car quant à Dieu, en nous créant il n'a point tant regardé à sa gloire, qu'à l'exercice de ses vertus, desquelles sa gloire résulte nécessairement. Et certes, comme la fin des hommes vertueux, en leurs actions, ne doit pas estre proprement la loüange, mais l'exercice de la vertu mesme; la vertu estant desirable à cause d'elle mesme, & la gloire ne l'estant qu'à cause de la vertu, de qui elle emprunte tout son esclat; Aussi est-ce chose beaucoup plus digne de Dieu, de faire du bien; pour agir comme il est convenable à sa nature, qui est la bonté mesme; que de le faire pour en estre loüé par les hommes, & par les Anges. Et comme nous nous sentons beaucoup plus obligés à ceux qui nous font du bien, parce qu'ils nous aiment, qu'à ceux qui nous en font à dessein d'en estre louéz, aussi nous sentons-nous beaucoup plus redevables à

M m

Dieu quand nous savons que cette action de bonté qu'il a exercée envers nous lors qu'il nous a créés à son image, n'a eu autre motif que celui de sa bonté même, que si nous croyons qu'il l'eust faite pour en acquérir de la gloire. Qu'est-ce donc que nous entendons, quand nous disons, qu'il nous a mis au monde pour estre glorifié en nous ? C'est qu'il nous a pourvus d'une nature capable de le connoître, & douée de toutes les facultez nécessaires pour le glorifier: & qu'il nous a donné cette nature & ces facultez-là à cette intention, que nous les consacrons & les employions à ce religieux usage, tant parce que c'est chose juste, & qu'il a droit d'exiger de nous, comme estant le Souverain Gouverneur de l'univers & le tres-Juste Legislatteur des hommes, que parce que c'est chose qui nous est tres-utile & tres-avantageuse, & en laquelle consiste la plus haute perfection où la nature raisonnable puisse monter. On peut bien dire généralement de toutes les créatures qui sont au monde, que Dieu les a créés pour estre glorifié en elles, entant que, comme dit  
l'Apô-

l'Apôtre, *les choses invisibles de Dieu, assavoir tant sa puissance Eternelle, que sa divinité, se voyent comme à l'œil dès la création du monde, estant considérées en ses ouvrages : & mesme on peut dire aussi qu'elles le glorifient, au mesme sens qu'il est dit dans les Proverbes, que les œuvres de la femme vaillante la louent aux portes, c'est à dire, donnent sujet à tous ceux qui les voyent de la louer.* C'est en cet esgard que le Prophete use au Pseaume 19. de ces paroles memorables, *Les cieux racontent la gloire du Dieu fort, & l'estendue donne à connoistre l'ouvrage de ses mains. De jour en jour ils dégorgent propos, & de nuit en nuit ils déclarent science ; non que toutes les créatures ayent vie, sentiment, & intelligence, & qu'elles soyent capables de louer Dieu, comme prétendent les docteurs des Juifs ; mais entant que les perfections de leurs natures montrant à l'homme, qui les contemple, les merveilles de la sagesse, & de la puissance de leur auteur, lui donnent occasion de le célébrer, & de le glorifier en elles.* Mais cela est dit de l'homme avec bien plus grande raison. Premièrement, parce que toutes les per-

fections esparfes en elles se trouvent ramassées en lui, comme en un petit monde : Ce qui a fait dire à un grand personnage d'entre les Payens qu'il estoit l'építome du monde, & les delices de la nature; & à un autre, que c'estoit la merveille des merveilles; & Sinésius Evesque de P..... l'a nommé l'horison des choses spirituëllles, & des corporelles, parce qu'estant un esprit revestu d'un corps il est le plus bas de tous les esprits, & estant un corps animé d'un esprit il est le plus haut de tous les corps en excellence, & en dignité; & qu'ainsi toute la nature corporelle & spirituëlle aboutit en lui. Secondement, parce qu'elles n'ont pas leurs perfections pour elles mesmès, mais pour l'homme, lequel *Dieu a constitué sur tout l'ouvrage de ses mains*, comme il est dit au Pseume 8. Car le Soleil n'a pas sa lumiere, le feu sa chaleur, la rose son odeur, le sucre sa douceur, ni le diamant son esclat pour son usage propre, mais pour celui de l'homme. Ces creatures là ne jouissent point de ces qualitez, qui sont en elles, elles n'en ont pas même de connoissance. C'est l'homme seul qui  
les

les connoist, & qui en tire le plaisir. C'est lui seul, par conséquent, qui est obligé à en glorifier l'Autheur, & à lui en faire la reconnoissance. Ajoustez à cela, que les autres créatures estant destituées d'intelligence, ne sont capables ni de plaisir ni de reconnoissance; mais que l'homme estant doué d'une nature intelligente, est seul capable de connoistre Dieu, d'adorer sa divinité, de le louer de ses perfections, de l'admirer en ses ouvrages, & de lui rendre graces de ses bien-faits, & qu'il n'y a aussi que lui seul qui ait une langue propre à le louer, & à le benir extérieurement.

La seconde raison pour laquelle nôtre Catéchisme dit que nous-nous devons proposer pour principale fin de nôtre vie de connoistre & d'honorer Dieu, c'est parce que Dieu en estant l'auteur, il est bien raisonnable que nous la rapportions toute à sa gloire. Raison tres-bonne, & tres-solide. Car que Dieu soit l'auteur de nôtre vie, il est évident & à l'égard de l'ame, & à l'égard du corps, & à l'égard de la conjunction de l'un avec l'autre. Si nous regardons à nôtre



ame, il ne faut pas nous imaginer que ce soyent nos pères & nos mères qui l'ayent engendrée. Car comment engendroyent-ils une chose spirituelle & céleste, dont ils ne sont pas mesme capables de connoistre & d'exprimer la nature? Il ne faut pas croire non plus, que ce soit le ciel ou le Soleil, la terre ou les estoiles; car ce sont des Substances materielles, & elle est immatérielle, plus noble, plus parfaite & plus excellente qu'eux tous, ni que ce soit les Anges & les Archanges; car elle n'est faite d'aucune matiere, mais elle est creéc de rien, & il n'y a que Dieu qui puisse faire quelque chose de rien; nul autre que la première cause, qui est l'estre de par soy-mesme, ne pouvant produire le premier effet, qui est l'estre par participation. Quant à nos corps, une marque fort évidente que nos peres ni nos meres n'en sont pas les auteurs, c'est que si vous demandez à un horlogeur, qui a fait une montre, de quoy & comment elle est faite, il vous rendra aisément raison des rouës, de ressorts & de toutes les piéces qui la composent, depuis la plus petite jusqu'à la plus grande;

de ; mais si nous demandons à nos pères & à nos mères de quels muscles, de quelles veines , de quelles artères , de quels nerfs & de quelles humeurs sont composez nos corps , ils ne le sauroyent dire, s'ils ne l'ont appris par l'anatomie. Et s'il y a en l'interieur de chacun de nous quelque chose de singulier, qui ne soit pas au commun des hommes, ils n'en ont non plus de connoissance , que de ce qui est en l'homme du monde qui leur est le plus inconnu. Le corps de l'homme se forme en lieu secret , sans que durant tout ce temps-là , le père ni la mère voye la main qui y travaille, ni l'art qu'elle y observe. C'est pourquoy Job disoit à Dieu, *Tes mains ont pris la peine de me façonner, elles m'ont agencé tout à l'entour ; tu m'as coulé comme du lait ; tu m'as caillé comme un fromage ; tu m'as revestü de peau & de ma chair, & m'as composé d'os & de nerfs.* Et David, au Pseaume 139. *Tu m'as possédé mes reins dès lors que tu m'as envelopé au ventre de ma mere. Je te célébreray de ce que j'ay esté fait par une si estrange & si esmerveillable maniere. L'agencement de mes os ne i'a point esté caché , lors que j'ay esté fait en lieu secret,*

*& façonné comme de broderie aux bas lieux de la terre.* Et quant à la conjunction du corps & de l'ame, qui est la principale partie de la production de la nature humaine, si vous en demandez la raison au pere & à la mere, ils n'en savent rien, par anatomie, ni autrement. Car il n'y a que Dieu seul qui puisse dire, ni entendre, comment l'esprit se peut joindre avec la chair, par quels liens ils tiennent l'un à l'autre, & comment ils se joignent si estroitement, qu'ils ne composent qu'une seule nature, & il n'y a par conséquent que Dieu seul qui ait esté capable de le faire. Puis donc que c'est par lui que *nous avons vie, mouvement & estre*, n'est-il pas bien juste que nous lui consacrons tout ce que nous avons, & tout ce que nous sommes? Puis que c'est de lui que nous avons un entendement capable de le cognoistre, une volonté capable de l'aimer, une memoire capable de nous ramenter ses bien-faits, un corps capable de le servir, & une langue capable de le louer & de le benir; n'est-il pas bien raisonnable que nous les employions aux usages auxquels il les a destinez; & que

com-

comme nous ne vivons que par lui, nous ne vivons aussi que pour lui, faisant de son service le plus assidu de nos exercices, & de l'avancement de sa gloire le principal de nos desseins?

Comme cela est tres-juste en foy, aussi est-il tres-utile pour nous. Car, comme dit nôtre Catéchisme, c'est en cela mesme que nôtre Souverain-bien consiste. Il y a diverses sortes de biens, les uns subalternes ou inférieurs, l'autre suprême ou Souverain. De la premiere sorte sont la santé, la beauté, le plaisir, les richesses, la réputation, l'honneur, le savoir, les vertus civiles. Car ni chacun de ces biens-là pris à part, ne fait pas la félicité, ni mesme tous ensemble, quand un seul homme les posséderoit tous; ce qui arrive fort difficilement. La santé, sans doute, est un bien, & un bien qui merite d'estre conservé avec un grand soin; mais il s'en faut beaucoup que ce soit nôtre souverain-bien, auquel nous devons establir nôtre félicité & borner nos desirs. Car c'est un bien qui convient à plusieurs meschans, un bien qui ne fait point les hommes bons (au contraire, au lieu

que les maladies les humilient , dontent leurs passions, mortifient leurs convoitises, les font résoudre sans délai à se convertir au Seigneur , le plus souvent ils abusent de la santé & en deviennent orgueilleux & intemperans) un bien, on fin, qui est sujet à une infinité d'accidens intérieurs & extérieurs, à l'esgard desquels on peut dire que l'homme est plus fragile que n'est le verre. Car le verre, qui le pourroit garentir des injures du dehors, dureroit plusieurs siècles ; mais quand l'homme ne souffriroit aucune violence extérieure , il porte en son intérieur les semences de toute sorte de maladies, capables de le porter au tombeau. La Beauté est un bien qui rend ceux qui en sont ornez fort agréables à ceux avec qui ils conversent, qui s'insinuë fort doucement dans les sens, & qui semble estre comme un rayon de la Beauté divine, pourveü qu'elle se trouve accompagnée de la beauté de l'ame , & qu'elle soit possédée avec modestie , & avec pureté. Mais c'est un bien qui ne consiste qu'en l'extérieur, en la taille, & en la superficie du corps ; un bien qui ne rend ceux qui l'ont,

Font, ni meilleurs, veû que la plus-part le foüillent, & le deshonnorent par la difformité de leurs vices ; ni plus agréables à Dieu, tefmoin ce qu'il disoit à Samuël touchant Eliab le frere aîné de David, *ne regarde point à son visage, ni à la hauteur de sa taille. Car l'Eternel n'a point esgard à ce à quoy l'homme a esgard. L'homme a esgard à ce qui est devant ses yeux ; mais l'Eternel a esgard au cœur ; un bien, enfin, qui est trompeur, & de peu de durée ; à cause dequoy, il est dit au dernier chap. des Proverbes, Que la grace trompe, & la beauté s'esvanouit, mais la femme que craint l'Eternel, sera celle qui sera louée.* La volupté, à la considerer généralement au corps, & en l'esprit, est une chose desirable de sa nature, pourveû que l'objet en soit légitime, & l'usage fort modéré ; mais c'est plustost, à la bien prendre, un effet qui résulte de la jouissance du bien, que non pas le bien mesme. De sorte qu'on ne peut pas dire avec raison, que ce soit en elle que consiste nôtre Souverain-bien, ie dis mesme en la volupté la plus sainte, la plus honneste, & la micux réglée. Beaucoup moins le faut-il

chercher en cette volupté sensuelle & brutale, après laquelle les hommes charnels courent avec tant de rage ; volupté, qui réduit le sage au rang de l'insensé, l'homme au rang de la beste , & qui est ordinairement accompagné de trouble, d'inquietude, de fièvre, & suivie de mille douleurs. Aussi, Salomon, qui en auoit gousté de toutes les façons , ou plustost qui s'en estoit soulé autant qu'homme du monde , crie , à la fin , que *ce n'est rien que vanité. I'ai dit en mon cœur*, disoit-il, au deuxiesme chapitre de l'Ecclesiaste, *or çà maintenant que ie t'esprouve en lieffe, donne-toi du bon temps ; mais cela n'est aussi que vanité. I'ai dit, touchant le ris, il est insensé, & touchant la lieffe, de quoi sert-elle ? car, comme il dit au 14. des Proverbes, bien souvent mesme en riant, le cœur demeure dolent, & la joye finit par ennui.* Il n'y a point de rose en ce monde qui ne pique bien fort ; & quand elle n'auroit point d'espinnes, elle ne donne du plaisir que pour un moment ; au lieu que la propriété du vrai bien, du bien solide & souverain, est d'estre stable & d'une perpetuelle durée. Les Richesses sont un bien qui accom-

mode

mode grandement la vie , & que Dieu donne par fois à ses enfans , comme un effet de sa bénédiction particuliere sur leur travail , & comme un tesmoignage que *la pieté est utile à toutes choses, ayant les promesses de la vie presente & de celle qui est à venir.* Mais apres tout , ce n'est qu'un bien extérieur , incertain , qui passe fort viste, qui est possédé indifferemment par les bons & par les meschans , mais plus souvent encore par les meschans que par les bons; & qui ne peut de soi-mesme rendre les hommes bons, mais qui bien souvent les précipite, quoi que par leur faute, & non par la sienne , en toutes sortes & de pechez & de malheurs; tesmoin ce que dit Iesus Christ , *Il est difficile qu'un homme riche entre au Royaume de Dieu :* & l'Apôtre S. Paul au sixième chapitre de sa premiere Epistre à Timothée , *Ceux qui veulent devenir riches, tombent en tentation , & au piege , & en plusieurs desirs fols & nuisibles , & qui plongent les hommes en perdition & en destruction.* Car la racine de tous maux c'est la convoitise des richesses, dont quelques-uns ayant eu envie , se sont devoyez quant à la foi , & se sont enserréz eux-mesmes



558 *Sermon sur la premiere section  
en plusieurs douleurs.* L'honneur, la bonne  
reputation, la louange sont aussi des  
biens, & qui viennent, sans doute, de la  
faveur & de la bénédiction de Dieu. Car  
c'est lui *qui donne grace & gloire, qui honore  
ceux qui l'honorent, & qui leur fait hériter  
des sièges de gloire.* Mesme il s'en sert quel-  
que-fois comme d'un aiguillon, pour  
pouffer les hommes aux vertuëuses  
actions. *S'il y a, dit-il, quelque louange,  
adonnez-vous à ces choses.* Mais, enfin, ce  
ne sont que des avantages extérieurs de  
la vie civile, qui sont plustost aux autres  
qu'en nous mesmes. C'est un esclat qui  
nous environne au dehors, mais qui ne  
nous rend au dedans ni plus parfaits, ni  
plus heureux; un bien qui dépendant de  
l'incertitude des jugemens & de l'igno-  
rance des hommes vains, est capable de  
changer à toute heure, & sujet aux at-  
teintes de la malice & de la calomnie,  
& à mille mauvaises rencontres: un bien,  
enfin, duquel bien souvent les bons sont  
privés, & duquel les meschans demeurent  
possesseurs. Jugez par là, si c'est en  
une telle chose que notre Souverain-bien  
consiste. La science est un bien, & bien  
d'au-

d'autant plus estimable , qu'il appartient à la principale partie de l'homme , & à la plus noble faculté de cette partie. Mais c'est un bien qui est compatible avec toute sorte de maux & du corps & de l'ame , & de la condition externe de la vie. Car un homme peut estre savant, & tout ensemble vicieux, chagrin, malade, pauvre, infame, odieux à Dieu & aux hommes ; au lieu que le Souverain-bien doit exclurre toute sorte de maux , & rendre l'homme agréable à Dieu, parfait en foy-mesme, content en sa condition, & abondant en toute sorte de biens. Avec cela, c'est un bien tousjours imparfait. Car pour une chose que nous savons, il y en a mille que nous ignorons ; & si nous avons de l'affection & de l'ardeur à la science , ces mille que nous ignorons nous donnent beaucoup plus de déplaisir, que celles que nous savons, ou que nous pensons savoir , ne nous donnent de contentement. Je dis que nous savons, ou que nous pensons savoir, parce que souvent nous-nous flatons en nos opinions , & nous imaginons aujourd'huy de savoir vne chose en laquelle

demain, ou par une plus profonde meditation, ou par la conférence avec de plus savans que nous ; nous reconnoissons que nous n'entendions rien. Estant donc un bien incertain, imparfait, & avec lequel un homme qui en est doüé peut mener une vie triste & misérable, il faudroit estre hors du sens pour dire que ce fust le souverain-bien auquel nous devons aspirer. Reste la vertu civile, en laquelle les plus spirituëls d'entre les Philosophes Payens ont constitué le souverain-bien ; mais qui estant destituée de la vraye connoissance de Dieu, & de la régénération par son Esprit, n'a qu'un faux lustre de vertu, qui ne peut ni guérir la corruption intérieure de l'homme, ni le mettre bien avec Dieu, ni appaiser les tourmens de la conscience, ni lui donner aucune solide consolation en ses adversitez, & principalement à l'heure de la mort ; tescmoin cette plainte si lamentable de Brutus, quand, après s'estre estudié durant toute sa vie à l'exercice de toutes les parties, & de tous les devoirs de cette vertu morale & civile, se voyant mourir dans une extrême misere,

fere, & sans aucune consolation, il s'écria,  
*Miserable vertu ! tu n'es rien qu'un nom !*

En quoi donc est-ce, enfin, que consiste  
 nostre souverain-bien ? En la connoissan-  
 ce de Dieu ! Car la plus noble partie de  
 l'homme c'est l'Ame, la plus excellente  
 puissante de l'Ame c'est l'entendement,  
 la principale perfection de l'entende-  
 ment, c'est la sagesse ; & le plus haut  
 point de la sagesse, c'est la connoissance  
 de Dieu, & des choses diuines. C'est une  
 lumiere celeste, qui luisant dans le cœur  
 du fidèle, lui fait voir, avec d'ineestimables  
 contentemens, la face de son Dieu, la  
 beauté inénarrable de sa sainteté, les ri-  
 chesses de sa bonté, les merveilles de sa  
 sagesse, la grandeur immense de sa puis-  
 sance ; le conseil du Père pour nostre re-  
 demption par son Fils ; la charité du Fils,  
 qui estant vne fois *mort pour nos fautes, &*  
*ressuscité pour nostre justification*, intercède  
 sans cesse envers lui, pour nostre confir-  
 mation en la foy, & pour l'auancement  
 & la consommation de nostre salut ; la  
 vertu & la grace du saint Esprit, qui rend  
*tesmoignage à nos esprits que nous sommes*  
*ensans & héritiers de Dieu, & qui nous fait*

crier à lui, *Abba Pere*. Vne lumiere qui fait germer, fleurir, & fructifier en nos ames, & en nostre vie, toutes les vertus religieuses & Chrestiennes, & qui y respand de toutes parts les rayons diuins & viuifiants de ses saintes consolations: vne lumiere si viue, si efficace, si pénétrante, qu'il n'y a sorte de broüillars, d'ennuis, & de tenebres qu'elle ne dissipe, ni aucune espèce de mal, non seulement qu'elle ne guérisse, mais qu'elle ne convertisse en bien, rendant l'homme heureux & content, mesme au milieu de ses plus grans malheurs, & lui faisant trouuer le calme dans l'orage, la joye dans l'ennui, les richesses dans la pauvreté, la gloire dans l'ignominie, la liberté dans la seruitude, & la vie dans la mort mesme: vne lumiere, enfin, qui est comme celle des astres, c'est à dire, tres-belle, tres-pure, tres-sublime, & qui estant une fois allumée, ne s'esteind jamais. C'est là la seule chose que nous pouuons dire vraiment estre nostre souverain-bien, & par laquelle nous entrons, entant que la creature le peut, en la communion de la béatitude de Dieu, & en la joye de nostre

Sci-

Seigneur. Car, comme on dit que Dieu est heureux, entant qu'il jouit de ses propres perfections, & qu'il en jouit entant qu'il les connoist, & qu'il les aime, d'où lui naist en soy-mesme vne joye incompréhensible, & un contentement éternel; ainsi sommes-nous vrayment bien-heureux, quand il nous donne la connoissance de ces mesmes perfections, & que par là il excite en nos cœurs une amour & une deuotion ardente envers son incompréhensible beauté, & une joye inénarrable & glorieuse procédant de cette connoissance, & de cette amour. Par-là, nous sommes unis avec lui, & rendus semblables à lui, comme un globe de crystal, qui de soy-mesme ne paroist rien, & n'est rien, mais estant esclairé de la présence & des rayons du Soleil, il est rendu lui-mesme comme vn petit soleil, tant il est rempli de lumière. Au lieu, que, sans cette connoissance, l'homme est rendu semblable à vne beste; & mesme, comme dit nostre Catechiste, plus misérable que les bestes brutes. Car si les bêtes ne sont pas capables de la connoissance de Dieu, de la communication de

l'esprit, des contentemens de la conscience, ni des joyes de Paradis; aussi ne le font-elles pas de l'erreur, de l'impiété, du repentir des choses passées, de l'appréhension des futures, des remords de la conscience, ni des tourmens éternels de l'enfer; au lieu que l'homme qui est despourveu de la connoissance de Dieu, est sujet à tous ces malheurs. Ce qui me fait estimer Alexandre beaucoup plus misérable que Bucéphale son cheual. Alexandre a eu des biens & des honneurs en sa vie, autant qu'un homme en peut auoir, aussi en a eu Bucéphale, autant qu'en peut auoir vn cheual. Mais outre qu'Alexandre a esté tourmenté en sa vie par ses vices, par ses passions, par ses inquiétudes, & par les remords de sa conscience, il a eu, en mourant, à comparoistre deuant le jugement de Dieu, & à souffrir, après cela, comme vn homme impie & meschant, des tourmens éternels, entre les diables & les damnez; au lieu que son cheual, s'il a souffert quelque chose durant sa vie, n'a souffert qu'en son corps, & après sa mort, n'estant plus, il n'a plus rien eu à endurer. Misérable donc est

vrai-

vrayment celui qui ne connoist point Dieu, & vrayment bien-heureux celui qui le connoist.

Mais quand nous parlons de connoître Dieu, nous n'entendons pas une connoissance superficielle & stérile, qui s'acquiert par l'estude & par l'industrie humaine, en contemplant ses œuvres, ou en lisant & en oyant sa parole, & qui ne passe pas plus avant que la simple spéculation de sa nature & de sa volonté; mais une connoissance de pléne persuasion, engendrée en nos cœurs par l'illumination puissante de son Esprit, & qui remplit tellement nostre entendement de l'admirable beauté de cet objet, qu'elle allume en nos volontez une amour & une deuotion ardente envers lui; & lui acquiert un souuerain empire sur toutes nos affections, en sorte que nostre plus grande passion, en toute nostre vie, soit de l'honorer, & de le servir. Vne connoissance d'ôt la production naturelle, & la marque assurée, est l'obeissance à ses commandemens. *Qui dit, le l'ay connu, & ne garde point ses commandemens, il est menteur, & verité n'est point en luy,* dit S. Jean. Vne con-



noissance, enfin, en laquelle Iesus Christ declare que consiste la vie eternelle. *Cette est, dit-il, la vie eternelle, qu'ils se connoissent seul vray Dieu, & celui que tu as enuoyé Iesus Christ.* C'est de cette connoissance-là que nôtre Catéchisme parle, quand il dit, que nous connoissons Dieu pour l'honorer.

En suite de cela, il enseigne quelle est la maniere de le bien honorer, & la reduit à quatre Chefs, la foy, l'obeïssance, l'invocation & la reconnoissance; Qui sont quatre ruisseaux decoulans nécessairement de cette belle & diuine source de sa connoissance. Car il est impossible que nous le connoissions véritablement tel qu'il est, & qu'il se daigne réueler à nous, c'est à dire, un Dieu bien-faisant à ses créatures, miséricordieux envers les pécheurs repentans, fidèle & véritable en toutes ses promesses; que cela ne nous porte à croire à sa parole, à nous fier en sa promesse, & à mettre en sa grace toute l'assurance de nostre salut. Il est impossible que nous le connoissions comme un Dieu d'une Majesté infinie, comme celui qui a créé le monde par sa puissance, & qui

qui le gouverne par son autorité souveraine, comme le saint & tres-juste Legislatéur de nos aines , comme le severe vengeur des rebellions de ses ennemis, & comme le benin & liberal remunérateur de l'obeissance de ses enfans; que cela ne nous dispose à luy obeir de tout nostre pouvoir. Il est impossible que nous le connoissions comme la source inespuyable de tout bien, & comme le remède unique de tout mal, qui est par tout, qui voit tout, qui fait tout, & qui a tousiours l'œil sur ses enfans; mais qui est particulièrement avec eux quand ils sont en détresse; que cela ne nous excite à le reclamer en toutes nos necessitez, afin qu'il nous délivre de tous nos maux, & qu'il nous donne tous les biens qui nous sont nécessaires. Il est impossible que nous le connoissions pour *le Pere des lumieres, duquel descend tout don parfait, & toute bonne donation*; & pour l'auteur, le conservateur, & le conducteur de nostre vie, de la seule grace duquel nous tenons tout ce que nous auons de bien; sans en estre esmeûs en nos cœurs, à l'en remercier, & à l'en benir.

Mais nous ne nous estendrons pas ici sur ces quatre chefs, parce qu'il vous seront amplement deduits en la suite du Catéchisme. Nous-nous contenterons, pour cette heure, des enseignemens que nous venons de vous donner, & nous vous exhortons à les bien graver dans vos mémoires; souvenez-vous premièrement, que la principale fin de vostre vie, est de connoistre Dieu; qu'il vous l'a donnée pour cela; & que puis que sa grace en est l'unique source, il est bien raisonnable que tout le cœur en soit raporté à sa gloire. Il vous a faits à son image, & a escrit sa Loy en vous, afin que comme Iesus Christ disoit de la monnoye qui lui fut présentée, *de qui est cette image & cette escription?* & comme on luy eut dit qu'elle estoit de Cesar, *Rendez donc, dit-il, à Cesar ce qui est à Cesar; Vous faciez aussi ce qu'il ajoutoit, & rendez à Dieu ce qui est à Dieu.* Que toute vostre estude ne regarde que lui seul, puis que c'est de lui seul que vous tenez tout ce que vous sauez, & tout ce que vous estes. Il vous a donné un entendement capable de sa connoissance, afin que vous l'employiez tout entier à la

con-

contemplation de ce grand objet. Que ce soit donc là vostre principal soin, pendant que vous estes en ce monde. Il vous a rachetez, afin que vous ne soyez plus à vous-mesmes, mais que vous viuiez & mouriez à luy. Qu'il vous souuienne donc tousiours de cette belle remonstrance que vous fait l'Apostre, *vous n'estes point à vous-mesmes, vous avez esté achetez par prix; glorifiez donc Dieu en vos corps & en vos esprits lesquels appartiennent à Dieu.* Et soit que vous mangiez, soit que vous beuuez, soit que vous faciez quelque autre chose, faites le tout à la gloire de Dieu. Que chacun de vous die, mais qu'il le die du fond du cœur, comme le Prophete Dauid au Pseaume 119. *Que mon ame viue, afin que je le louë, & qu'il se repute bien-heureux de pouuoir glorifier Dieu, soit en la vie, soit en la mort.*

C'est-là, chers freres, vostre souuerain-bien, où tous vos vœus, & tous vos desirs doiuent tendre. Vous donc, auares, qui cherchez le vostre en vostre or & en vostre argent, vous-vous trompez de chercher en des biens du corps la felicité de vostre ame, & en des choses périf-

sables un bon-heur eternel. C'est en la connoissance de Dieu que consistent les vraies richesses; richesses, qui ne sont point tirées des mines de la terre, mais des Tresors du ciel, qui ne remplissent pas les coffres, mais qui enrichissent l'ame; dont les larrons, les voleurs, les tyrans, ni la mort mesme ne nous sauroit despoüiller, & que vous emporterez avec vous, quand vous partirez de ce monde. Vous ambitieux, qui mettez vôtre félicité aux honneurs, aux dignitez, en la faueur des Princes, en l'applaudissement des peuples, & aux loüanges des hommes vains, vous-vous abusez grandement, si vous croyez que des choses si vaines, si mortelles, si muables, vous puissent rendre bien-heureux; tout cela n'est rien que du vent, qui enfle, & ne rassasie point. Le vray honneur est de connoître, & d'honorer celui qui a dit, j'honorerai ceux qui m'honorent. *Que le sage, dit-il, ne se glorifie point en sa sagesse, que le fort ne se glorifie point en sa force, que le riche ne se glorifie point en ses richesses, mais que, celui qui se glorifie, se glorifie en ce qu'il a intelligence, & qu'il me connoist.* Vous, voluptueux

tuëux , qui , comme de sales animaux, vous fouillez dans le borbier de vôtre sensualité, & qui mettez tout vôtre bonheur en des plaisirs passagers, & qui passent en vn moment, qui vous affoiblissent le corps, & vous gastent la conscience, & qui, quelque fausse douceur qu'ils ayent en les prenant, vous laissent tous un fâcheux déboire, & sont suivis de repentir, de honte, & de mille douleurs, comme l'expérience le monstre; reconnoissez que ce n'est pas cette volupté-là, ni l'assouvissement brutal de ces convoitises de vostre chair, qui vous peut rendre bien-heureux, mais la connoissance de Dieu, non entant qu'il est Dieu seulement, mais entant qu'il est nôtre Dieu, & qu'estant appaisé par Iesus Christ envers nous, il nous montre, pour l'amour delui, sa face propice. C'est en cette face qu'il y a un rassasiment de joye, & c'est ce qui faisoit dire au Prophete, *plusieurs disent, Qui nous fera voir des biens. O Seigneur, fay lever sur nous la clarié de ta face.* Quand donc vostre cœur vous dit, de par lui, *cherchez ma face; cherchez-la avec soin, & avec deuotion, & vous y trouuerez de-*

572      *Sermon sur la première section*  
quoy estre contens & en la vie , & en la mort. Vous, qui avez vostre passion aux livres, aux langues, aux arts & aux sciences , sachez que tout ce saavoir-là, sans la connoissance de Dieu, n'est rien que *vaineté & rongement d'esprit*, & que , comme dit le Sage, *qui s'accroit science, s'accroit facherie*. La vraye science, & qui vous peut donner vn vray & solide contentement, en ce siècle & en l'autre, c'est de connoître Dieu. Vous, sages mondains, qui croyez que de la prudence du siècle & de l'honnesté ciuile dépende le bon-heur de l'homme, desabusez-vous ici de cette pensée, & sachez que toute la prudence du monde n'est que folie deuant Dieu, & que toutes les vertus ciuiles, sans sa cognoissance, ne sont qu'un ornement extérieur, bon à tromper les yeux des hommes, & à vous glorifier deuant eux, mais non à plaire à Dieu, ni à vous justifier deuant luy. La vraye prudence & la vraye vertu, qui peut faire trouuer à l'homme son parfait bon-heur, non seulement parmi les ennuis de la vie, mais parmi les horreurs de la mort, consiste en la connoissance de Dieu. Que ce soit donc-là  
l'uni-

l'unique objet de vos pensées, & de vos desirs, & la seule matière de vostre gloire.

Mais sur tout, prenez garde de ne demeurer point oisieux ni stériles en la connoissance de nostre Seigneur, & de ne vous pas contenter d'une froide speculation des veritez qui vous sont enseignées en son escole. Ne soyez point comme ces Payens, desquels l'Apostre dit, *qu'ayant connu Dieu ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, & ne luy ont point rendu grace*; de peur que cette connoissance ne vous serve, non plus qu'à eux, qu'à attirer sur vous une tant plus grande & tant plus juste condamnation; mais à mesure qu'il vous esclaire des rayons de sa verité, produisez-luy des fruits de justice, qui soyent à sa gloire, par Iesus Christ. Etudiez-vous à le connoistre, non pour exercer vos esprits en la recherche curieuse de sa nature, de ses conseils, & de ses œuvres, ou pour en pouvoir discourir dans les compagnies; mais pour luy rendre l'honneur & le culte qui lui est deû, pour aimer sa bonté, pour admirer sa sagesse, pour réuérer son autorité, pour



vous humilier sous sa puissance, pour trembler sous sa justice, pour vous reposer sur sa fidelité, & principalement, pour imiter sa sainteté, sa charité, sa douceur, & sa patience, afin que *vous soyez parfaits, comme vostre Pere qui est aux Cieux est parfait.*

Retenez, enfin, de cette leçon que vous venez d'entendre, que la vraye manière de l'honorer, n'est pas de lui bastir des temples superbes, de lui faire des sacrifices externes, & matériels, & de le servir avec un grand appareil de cérémonies instituées par les hommes. Car il n'est pas comme les hommes, & ne se paye pas de mines, & de services corporels; & il est dit de ceux qui les lui rendent, *Qui a requis ces choses de vos mains? En vain m'honorent-ils, enseignant des doctrines qui ne sont que commandemens d'hommes.* Son vray honneur consiste à le servir selon son institution, à croire en lui, à lui obeir, à l'invoquer, & à le bénir. Recevez donc, avec une vraye foy, ses oracles, & vous fiez en ses promesses, sachant qu'il est tout veritable, que ses paroles sont plus fermes, & plus inébranlables,

lables, que ne sont les colonnes des Cieux, & les fondemens de la terre; & qu'il a une puissance infinie, pour accomplir tout ce qu'il nous promet, quelque difficile, & quelque impossible qu'il semble à la chair. Imitiez le S. Patriarche Abraham, qui, quelque sujet qu'il semblaît avoir, selon la nature, de s'edifier de l'effet que Dieu lui avoit fait espérer, ne fut point débile en la foy, & ne fit point de doute sur la promesse de Dieu par défiance, mais il fut fortifié par la foy, donnant gloire à Dieu, & sachant certainement que celui qui lui avoit donné sa promesse, estoit puissant pour l'accomplir. Obeissez à ses commandemens, non point de parole & de langue, seulement, en disant, avec les Israelites, nous ferons tout ce que l'Eternel a dit, & puis faisant tout le contraire. Mais en mettant en effet ses commandemens, sachant qu'ils sont tres-saints & tres-justes, & qu'il y a de grandes recompenses pour ceux qui les gardent. Comme vous lui dites tous les jours en vostre prière, ta vo'onté soit faite en la terre comme au ciel, estudiez-vous à la faire. Car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses

576 *Sermon sur la première section  
commandemens, & ses commandemens ne  
sont point griefs. L'Eternel ne prend point  
plaisir aux sacrifices ni aux holocaustes, mais  
à ce qu'on obéisse à sa voix; obéissance vaine  
mieux que sacrifice, & se rendre attentif vaine  
mieux que graisse de moutons. Inuoquez-le  
du cœur, & de la voix, en toutes vos ne-  
cessitez, comme celui qui est la source  
unique de tout bien, & le remede sou-  
uerain de tout mal; & qui nous dit, par  
son Prophete, Inuoque-moy au jour de ta  
détresse, je t'en tireray hors, & tu m'en glori-  
fieras; & vous animez à cet exercice, par  
cette excellente promesse qu'il a faite à  
chaque fidèle, puis qu'il m'aime affectueu-  
sement, je le délivreray. Je le mettray en une  
hante retraite, parce qu'il connoist mon nom.  
Quand il me reclamera, je l'exauceray. Je se-  
ray avec lui, quand il sera en détresse, je l'en  
tireray hors, & je le glorifieray: je le rassasieray  
de longue vie, & lui feray voir mon salut. Et  
puis qu'il est l'auteur de vôtre vie, & de  
vôtre salut, & que vous n'avez de bien,  
qu'autant que sa main libérale vous en  
daigne communiquer, soyez soigneux  
de le remeroier, & de le bénir, & de tout  
ce que vous avez, & de tout ce que  
vous*

vous estes, soit en la nature soit en la grace. Mais sur tout, louëz-le & dans les saintes assemblées, & dans vos familles particulières, & chacun en son propre cœur, de ce qu'avant donné son Fils unique pour vous, il vous a amenez à sa communion, il vous a honorez de son baptesme, il vous a instruits en sa verité, il vous a admis à sa table, il vous a séclleze de son Esprit, & vous a donné les promesses de ce glorieux héritage qui vous est réservé au ciel. Ce sont-là les vrais devoirs de la pieté auxquels il prend plaisir. Exerçons-nous-y toute nostre vie, avec sincerité de cœur, & avec une ardente deuotion, jusqu'à ce qu'il nous donne, enfin, la plénitude de sa connoissance, & la parfaite jouissance de nostre souuerain-bien, en son Paradis. A lui, Pere, Fils & saint Esprit, soit honneur, gloire, benediction, & louange, aux siècles des siècles. Amen.

O o